

Nouveaux Cahiers du socialisme

Nouveaux
Cahiers du
socialisme

Yves-Marie Abraham, *Guérir du mal de l'infini : produire moins, partager plus, décider ensemble*, Montréal, Écosociété, 2019

Kaveh Boveiri

Number 24, Fall 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94068ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif d'analyse politique

ISSN

1918-4662 (print)

1918-4670 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Boveiri, K. (2020). Review of [Yves-Marie Abraham, *Guérir du mal de l'infini : produire moins, partager plus, décider ensemble*, Montréal, Écosociété, 2019]. *Nouveaux Cahiers du socialisme*, (24), 263–265.

des profils d'individus morcelés; les prévisions ne s'appuient pas sur les décisions des individus, mais sur les corrélations que les machines peuvent déceler. Dans un monde où les décisions sont prises par des machines, la politique au sens traditionnel n'existe plus. Les États gèrent la société, ils ne gouvernent pas. Le conflit, nécessaire à la démocratie, est considéré comme un symptôme qu'il faut éliminer. Mais cette intolérance au conflit conduit à l'affrontement, l'autre étant le barbare. Pour Miguel Benasayag, la lutte entre l'Occident et les fondamentalistes religieux est en fait une lutte entre deux intégrismes.

Dans une société où on délègue la rationalité aux algorithmes, l'agir est compromis. La complexité devenue dominante nous force à renoncer à l'idée d'une action qui vise une transformation globale du monde. Nous vivons dans l'immédiat, et l'agir implique que l'on soit conscient de la complexité des phénomènes médiés. Le problème, dans ce contexte, c'est de devoir agir sans une finalité prédéfinie. Il faut agir en situation, à partir des problèmes que l'on constate et s'engager sans une promesse d'avenir. Les solutions doivent être singulières, ni « tout à fait locales ni tout à fait globales ».

Pour rétablir la conflictualité vitale pour la démocratie, il faut multiplier les actions qui répondent aux problèmes que les groupes rencontrent. L'agir en contexte complexe repose sur un non-savoir. Contre la colonisation du vivant, il faut opposer une forme d'hybridation avec la technique qui permette de préserver la singularité du vivant. L'auteur ne se veut ni technophile ni technophobe; la technique est là pour de bon, il faut l'appivoiser. Face à un avenir radicalement obscurci, il faut multiplier les actions d'opposition et il faut avoir le courage d'agir sans la promesse d'un avenir radieux.

Yves-Marie Abraham

Guérir du mal de l'infini : produire moins, partager plus, décider ensemble

Montréal, Écosociété, 2019

Kaveh Boveiri

C'est le rêve de chaque auteur ou autrice que son livre constitue un tout articulé et bien léché. Pour l'auteur de *Guérir du mal de l'infini*, Yves-Marie Abraham, le rêve est déjà réalisé, tant de par le contenu de son œuvre que du point de vue formel. En un mot, l'architecture de ce livre est belle. Malgré la richesse et la complexité du contenu, la lectrice ou lecteur n'est jamais désorienté, même dans l'avalanche des concepts (j'ai

particulièrement en tête le chapitre 2). De plus, le fait que l'essentiel de ce contenu ait déjà été présenté oralement pendant plusieurs années rend le propos d'Abraham proche de celui de la langue parlée. Ceci ajoute au plaisir de la lecture de ce texte. Et à la fin du livre, le lecteur se trouve aussi muni d'un grand nombre de références (livres et films) pour aller plus loin.

Abraham définit ainsi la croissance économique, le sacré de notre époque : « l'augmentation de la quantité de biens et de services (ayant une valeur monétaire) produits et vendus d'une année sur l'autre par la collectivité » (p.30). Ce désir de croître davantage, soutenu par la majorité des partis et même des syndicats autour du monde, *pace* Durkheim, ne réside pourtant pas dans la nature humaine. Il faut donc en sortir par une décroissance, dont la compétence unificatrice est ici accentuée. Ainsi, dans le premier chapitre, l'auteur débute par un diagnostic général de ce mal dont chacun des volets sera développé dans les chapitres suivants.

Le deuxième chapitre nous dit pourquoi ce mal, cette croissance économique, est une contradiction en soi, une autodestruction. L'argument principal est ainsi formulé : « un découplage absolu entre la croissance économique et l'impact écologique de cette croissance est impossible » (p.84). Dit plus simplement : la croissance est infinie alors que le monde, lui, est fini. Un effort pour concilier les deux plans, écologique et économique croissanciste, pour maintenir cette « entreprise monde », est un effort pour concilier un cercle vertueux et un cercle vicieux. Si cette logique est valide, les slogans tels que « croissance soutenable » et « croissance verte », entre autres, sont frauduleux. Nous devons en fait choisir entre le suicide planétaire et une solution prometteuse. Le premier slogan qui apparaît en sous-titre du livre le suggère d'emblée : produire moins.

Le troisième chapitre montre pourquoi la croissance ne nous mène pas à une société juste. L'injustice est triple : intergénérationnelle, intragénérationnelle et interspèce. En ce qui concerne l'injustice intergénérationnelle, la croissance économique ne laisse pas assez d'eau potable, d'air respirable ni de sol fertile pour les générations qui nous suivent. Pour notre génération, cette croissance constitue un triple vol : le vol de biens par la force ou la ruse (dans la relation du premier monde avec le tiers monde et avec les Autochtones), le vol de la force de travail (sous la forme de l'exploitation du surtravail non payé) et, ce qui est invisible est souvent oublié, le vol de la force de travail des femmes (travail ménager, notamment). Enfin, la croissance entraîne la disparition accélérée des espèces vivantes : on estime que chaque jour, plusieurs espèces disparaissent ! Donc il nous faut « partager plus » pour lutter contre ce mal. Ceci est le deuxième slogan de ce livre.

Tandis que le thème principal des deux derniers chapitres est la justice ou l'égalité, le chapitre quatre traite d'un autre mythe concernant la croissance : celui selon lequel

elle nous donne la liberté. Nous sommes dépourvus de notre liberté non seulement pendant la période du travail aliénant, mais aussi quand nous pensons que nous jouissons de notre liberté et aussi de notre droit, en tant que citoyens et citoyennes des pays privilégiés, par exemple pendant un congé payé. Pendant cette période aussi, nous poursuivons la consommation (davantage ?), en nourrissant d'autres parties de cette économie de croissance, notamment l'industrie du tourisme. Ainsi sommes-nous simplement les instruments qui assurent l'accumulation du capital et reproduisent inconsciemment cette « entreprise monde ».

Le lecteur ou la lectrice peut ici se demander où se trouve la sortie de cette entreprise monde, de cette économie croissante. Le chapitre cinq nous donne la réponse définitive : de façon pratique, pour arriver à réaliser les trois slogans, il faut créer les communs. Étant donné que l'État et les entreprises se constituent mutuellement, il faut se méfier du premier pour abolir le deuxième : autrement dit, il faut s'engager dans une révolution. C'est notre seule alternative, si nous ne voulons pas choisir le suicide et ne voulons pas être prétentieux. Toute fuite dans l'imaginaire, ce que chacun de nous, y compris l'auteur, pratique dans sa vie personnelle, maintient indemne le fondement de ce mal.

Deux remarques pour terminer. Premièrement, dans le chapitre quatre, il n'y a aucune référence directe au terme aliénation, ce qui peut être un choix en apparence légitime. Cependant, il y a aussi une ambiguïté, une certaine confusion entre l'univers conceptuel du fétichisme et celui de l'aliénation, ce qui est moins acceptable. Il aurait fallu expliciter que, tandis que le fétichisme se lie majoritairement aux objets, dans ce cas les marchandises, l'aliénation est liée aux sujets. Elle entraîne la perte de notre objectivité, subjectivité et intersubjectivité, altérant notre relation avec le monde, notre conception de nous-mêmes et la relation entre nous.

De plus, bien que l'auteur admette les limites de cette œuvre, un point qui nous semble crucial aurait dû être traité. La question demeurée sans réponse est la suivante : comment peut-on intégrer dans ce scénario le besoin de la production des biens pour les pays où les nécessités de base, y compris l'eau potable (!), ne sont pas comblées ? Une réponse adéquate exige une nuance au premier volet de ce slogan : il ne faut pas « produire moins de biens ». Autrement dit, nous serons peut-être obligés de « décider ensemble » d'en « produire plus ». Bien que ceci ne soit pas négligé dans le texte, une réponse plus réfléchie nous semble souhaitable.